

On se fait, en général, d'étranges idées des artistes: pour le public, en général, un artiste n'est pas un homme comme un autre; c'est un cerveau malade, un fou toléré, une mauvaise tête bon coeur, un enfant gâté du ciel et des hommes; c'est, en un mot, tout ce que l'imagination peut inventer et rassembler de bizarreries dans le cadre d'une individualité incomprise. A ce compte, on serait singulièrement désenchanté de nos jours, et M. Auguste Barbier n'a pas dû être le dernier à reconnaître le froid positivisme de presque tous nos artistes, poètes, peintres, statuaires ou musiciens. A les voir, à les entendre, ce sont tous génies méconnus, sinon persécutés, et le véritable but de ce jeu de comédie est d'exciter, d'exalter le sot amour-propre de quelque puissant du jour pour s'en faire un Mécène et s'engraisser à sa table en attendant le jour où leur couvert sera mis à celle d'un public plus ou moins moutonnier, dont les encouragements développent souvent d'une façon miraculeuse un talent sans profondeur et sans portée, qu'on prétend lui imposer comme un génie dont la profondeur est un abîme.

Nous ne disons certes pas cela pour M. Berlioz, bien que nous ne puissions, en bonne conscience, voir en lui un artiste incompris, méconnu ou persécuté. Mais on gâte et souvent on perd les artistes à force de caresser leurs travers, leurs défauts et leurs vices, et nous ne pourrions juger sainement M. Berlioz que quand il sera sorti du nuage de poussière et de fumée qu'il a soulevé autour de lui, et qu'alimente malheureusement l'enthousiasme inconsidéré de certains critiques plus ou moins amis, et le sot respect humain des critiques à la suite. Alors seulement nous pourrions proclamer l'homme de génie, si génie il y a, et nous le pensons; ou reconnaître le savoir-faire et le talent distingué.

Mais si, jusqu'ici, nous avons trouvé dans les ouvrages, toujours confus et surchargés de M. Berlioz, le talent d'un symphoniste habile, d'un savant harmoniste, d'un élève distingué de Cherubini; à travers ces broderies instrumentales, nous n'avons *vu* briller çà et là que des phrases mélodieuses; lueurs sans foyer apparent et sans durée. Encore n'avons-nous vu sur aucun de ses ouvrages le sceau de génie. C'est par le savoir-faire et par la science qu'il brille, et il tient plus de Beethoven que de Weber. Il a beaucoup à faire pour se montrer grand artiste, homme de génie, mais surtout compositeur dramatique. C'est, du reste, ce que vient de prouver suffisamment le succès de *Benvenuto Cellini*, malgré le progrès que cet ouvrage accuse dans la manière du compositeur. Et en effet, de quoi se compose cette partition? d'une symphonie largement orchestrée et riche d'harmonie, d'une cavatine chantée par Mme Dorus, au premier tableau, d'un air pour Duprez, d'un rondeau pour Mme Stolz et d'un chœur magnifique au quatrième tableau. Et cela est noyé dans un déluge de broderies harmoniques telles que les chanteurs n'ont presque rien à faire à côté de l'orchestre, qui chante et brode incessamment.

Cependant le succès de cet ouvrage eût été, disons-le, moins équivoque, si le libretto eût été moins déplorablement mauvais. Mais les acteurs ont beau faire, on saisit toujours quelques paroles à travers la pluie de notes de l'orchestre; on comprend toujours les situations quand il y en a, et l'on n'a que trop compris leur misérable poème.

LE CABINET DE LECTURE, 20 septembre 1838.

Figurez-vous, au milieu des fêtes du carnaval à Rome, Cellini, le célèbre sculpteur-ciseleur, enlevant, à la barge d'un rival la fille du trésorier du pape, puis tuant en duel ce rival, trop heureux, pour se faire absoudre par le pape, d'avoir à lui fondre sa fameuse statue de Persée, et vous aurez l'analyse tout entière de ce poème, allongé par les farces et les arlequinades de Cassandre. Et si Cellini assassina purement et simplement son rival; s'il fondit à Florence, et non pas à Rome, au Colisée sa statue de Persée; s'il la fit pour le grand duc Cosme de Médicis et non pour le pape, n'y prenez pas garde: les auteurs ont créé, voilà tout.

C'est à M. Habeneck, à Mme Stolz et à Massol que sont dus les honneurs de la pièce. Mme Dorus et Duprez n'y pouvaient pas grand'chose. Toutefois, Duprez a eu très grand tort de ne pas garder le rôle puisqu'il avait bien voulu l'accepter, et M. Berlioz est en droit de tenir de cela un compte d'autant plus sévère que le chanteur devait bien quelque reconnaissance au feuilletoniste et quelques égards au compositeur. Mais Alexis Dupont remplira certainement avec talent le rôle de Cellini, et la pièce aura son cours.

N'oublions pas de signaler la magnifique décoration du Colisée par MM. Philastre et Cambon, au dernier tableau.

LE CABINET DE LECTURE, 20 septembre 1838.

Journal Title: LE CABINET DE LECTURE

Journal Subtitle:

Day of Week: jeudi

Calendar Date: 20 SEPTEMBRE 1838

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: TOME IX

Year:

Series:

Pagination:

Issue: 16

Title of Article:

Subtitle of Article:

Signature:

Pseudonym:

Author:

Layout: Internal main text

Cross-reference: